



(Ci-dessus) BERNARD FAILLE. - Grève à l'usine Peugeot de Montbéliard, 1960

GILLES CHOFFÉ. - Ouvrier de la SCOP Cristel à la Casserie, 1985

la CGT et la CGTU qui se chamaillent. À la Lizaine, la même année, les blancs se bagarrent avec les gendarmes. En novembre 38, la faute est commise dès l'ouverture : grève politique, sectaire, illégale, irresponsable, décidée par le PCF qui mène les syndicalistes à l'abattoir. En février 50, ils jettent des cailloux sur les vitres des cars de ramassage Peugeot et coupent les arbres sur les routes pour les empêcher de transporter les non-grévistes. Au printemps 61, après deux mois et demi d'action commune, c'est la CGT et la CFTC qui se chamaillent. En novembre 61, ils font irruption dans les bureaux, comme en juillet 22 aux Autos. Ou bien, variante pacifique de la riposte violente, mais qui enferme les blancs dans la tactique que la première riposte des noirs a cherché à mettre en place : les blancs abandonnent la stratégie qu'impliquait leur ouverture et cherchent maintenant à empêcher les noirs d'imposer leurs sanctions, plutôt que de gagner sur les questions qui ont ouvert le conflit. L'enjeu de la partie vient de basculer : les blancs luttent maintenant contre les sanctions et non plus pour leurs revendications. À partir de là, les noirs ont gagné. En juin 29, aux Autos, ils font mat en deux semaines, il y a quatre cents licenciements. Ils font mat en quatre semaines à la Lizaine dans l'été 29 : il y a trente licenciements. Ils font mat en huit semaines dans les textiles d'Héricourt et de Bethoncourt, en 35 : les délégués sont licenciés. Ils font mat en deux semaines à Sochaux, en 37 : il y a quinze licenciés. En novembre 38, il y a cent licenciements aux forges d'Audincourt, onze condamnations suivies d'emprisonnement à Sochaux, Beaulieu et Valentigney. Les noirs font mat en quatre semaines, en 50, à Sochaux ; au printemps 60, en n'accor-

dant après douze semaines que ce qu'ils avaient accordé dès la première réunion ; en quatre jours en novembre 61, même s'il faut attendre juin 63 pour que la cour d'appel de Besançon accepte cinq licenciements de délégués et seize licenciements d'ouvriers. Ils font mat en neuf semaines au printemps 65 : il y a treize licenciés. Ils font mat en deux semaines en novembre 69 en imposant le « volontariat » du samedi matin qui fera récupérer aux lock-outés leurs heures de travail perdues. Ils font mat en quatre semaines au printemps 76 : il y a quarante licenciés. Ils font mat en trois semaines en 81 : il y a cent cinq mises à pied.

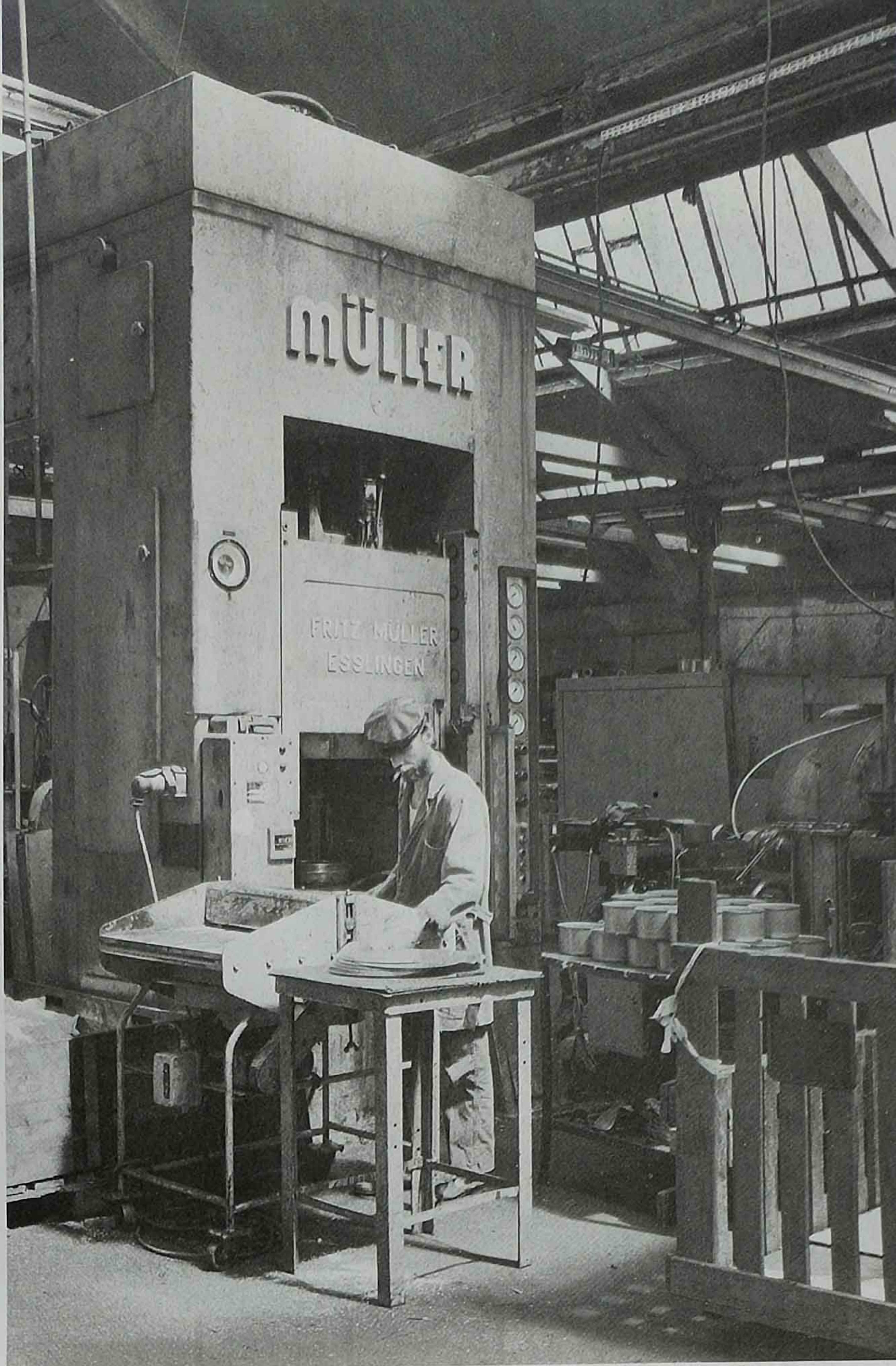
L'histoire de l'Enclave est pleine de luttes qui ne forment pas une histoire. Beaucoup de luttes, mais nullement ce qu'on appelle une « tradition de luttes ». Exceptionnellement se manifeste une référence explicite à une grève antérieure : en 65, les grévistes de Sochaux, qui réclamaient entre autres une augmentation de vingt centimes, mirent en médaillon autour de leur cou une pièce de vingt centimes, comme les grévistes de 60 l'avaient fait avec une pièce de cinq francs. En 81, le règlement intérieur de l'usine interdisant toujours « de siffler ou de crier », les grévistes fabriquèrent ou utilisèrent des sifflets comme l'avaient fait ceux de 65. C'est peu. J'imaginai au contraire que le souvenir des luttes anciennes se transmettait dans les usines. Il n'en est rien : ces histoires tombent dans l'oubli, les grèves des années soixante paraissent déjà aussi lointaines que celles des années vingt. Ceux qui les ont vécues les savent encore, mais les autres ? J'exhume des histoires mortes ou je dis des histoires qui vont mourir.

### Un chapelet dont le fil est rompu

Je ne dis pas qu'elles sont toutes déjà mortes, je ne dis pas qu'elles sont toutes tristes. Elles laissent une trace légère qui s'efface. Elles semblent n'intéresser personne, à peine ceux qui les ont faites. Ce n'est pas le temps des grèves qui est triste - ce qui est triste, c'est qu'on oublie qu'il fut parfois heureux.

J'exhume des histoires mortes, des histoires qui vont mourir, parce que les voix vivantes qui auraient pu les transmettre n'ont pas pu les faire circuler. Je dis que

GILLES CHOFFÉ. - Ouvrier de la SCOP Cristel à la Casserie, 1985



© GILLES CHOFFÉ

l'Enclave a été dépossédée d'une partie de sa mémoire et que les vieux récitent plus facilement la généalogie des Japy ou la litanie des « institutions de prévoyance » créées par le paternalisme Peugeot, que les événements de leur propre histoire. J'avais imaginé que l'histoire des luttes ouvrières à l'Enclave formait comme la trame continue dans laquelle les vies viendraient s'insérer : il n'y a qu'un chapelet dont le fil est rompu en maints endroits. Quand elles ne sont pas tombées dans l'oubli, ces histoires, il n'en reste que des minuscules éclats, touchants ou dérisoires, heureux ou tristes, glorieux ou terribles, mais toujours isolés, et minuscules.

J'ai cherché une tradition orale des luttes de l'Enclave : j'ai dit que j'exhumaient des histoires mortes. Tantôt c'étaient de minuscules récits qui allaient mourir avec les voix qui les faisaient. Tantôt c'étaient de plus vastes histoires : leurs acteurs n'avaient pas su les transmettre et elles étaient mortes, ou bien un livre en portait témoignage et il était introuvable. Tantôt c'étaient de vastes histoires que les voix vivantes n'ont pas su dire telles

qu'elles furent. Tantôt c'étaient de vastes histoires sur lesquelles tel militant écrivit, pour que leurs traces ne s'effacent pas : sur les grèves des années soixante, un militant local, Georges Minazzi, fit un livre qu'il appela *En marche*. Si ce livre avait circulé, ou si la mémoire des luttes était une chose qui comptait à l'Enclave, les luttes de 60, 61, 63, 65, 68, 69, à Sochaux, ne seraient pas inconnues des derniers embauchés - ceux qui commencèrent à travailler après 79. À peine ce livre a-t-il plus circulé que le samizdat écrit à chaud, en 81, juste après les grèves, par un OS de Carrosserie. La tradition orale et la mémoire collective se constituent aussi avec des livres : aux souvenirs encore vivants vient s'ajouter la précision des choses écrites avec scrupule. Ceux qui n'ont pas vécu ces luttes des années soixante, mais qui travaillent là où exactement elles se déroulèrent, ils auraient, à cette lecture, trouvé matière à interroger « les anciens » : c'est ainsi que se forme une mémoire vivante. Mais rien ne circule, à l'Enclave, et à chaque fois, la partie recommence comme si c'était la première.

JEAN-PAUL GOUX.



GILLES CHOFFÉ. - Ouvrière de la SCOP Cristel à la Casserie, 1985

© GILLES CHOFFÉ

Elle, il se souvient...

Que le FC Sochaux a gagné la Coupe de France en 1937.

Des camions Saurer qui transportaient les ouvriers, et des coups de frein des chauffeurs pour tasser les ouvriers.

Que Serge Paganelli, conseiller général et maire (PCF) d'Audincourt, a déclaré dans une lettre ouverte aux dirigeants de Peugeot : « Plus vous cognez sur les communistes et plus vous prouvez qu'ils ont raison. Merci de tant nous encourager. »

Qu'on disait : « Ça corne ! » ou : « Est-ce que ça a déjà corné ? » pour parler de la sirène qui sonnait l'appel au travail.

Que le maire de Beaucourt a été un Japy pendant cent soixante-dix-sept ans.

Que Pucheu présida le conseil d'administration de Japy jusqu'à ce qu'il soit nommé ministre de l'intérieur du gouvernement de Vichy.

Qu'on appelait les forgerons les « culs noirs », et qu'ils chantaient : « Atta ! Atta ! Les forgerons sont là ! » sur l'air des Montagnards sont là.

Qu'aux filatures les femmes portaient des charlottes ou des voiles roses ou bleus.

Que les femmes travaillaient avec un abattement de 10 % sur leur salaire, parce que c'étaient des femmes.

Que François Peugeot a été condamné à cinq ans d'indignité nationale par le Comité de libération d'Héricourt, parce qu'il avait collaboré avec Vichy.

Des couchers de soleil au Grand Goulot.

Que les jardiniers, les cochers, les voituriers, les palefreniers, les gouvernantes, les maîtres d'hôtel et les domestiques des Japy de Beaucourt faisaient un personnel qui dépassait la centaine.

Des gosses de 9 ans qui travaillaient aux filatures, et qu'on les cachait dans des caisses aux visites de l'inspecteur du travail.

Qu'au lendemain des municipales Schwob, patron des filatures et des tissages, élu maire, accordait une journée de congé et offrait le jambon, le vin, tandis qu'on brûlait en effigie l'adversaire de gauche.

De celui qui construisait sa maison avec des briquettes prises à l'usine qu'il dissimulait dans le capuchon de sa pèlerine.

Des cinquante-quatre débits de boissons et des six bistros à femmes d'Héricourt.

Qu'à l'École pratique Peugeot on punissait les élèves, vers 1950, en leur faisant faire une journée à la chaîne, en usine.

De Week-end à Sochaux et d'Avec le sang des autres. De Pol Cèbe.